Compte rendu, concert. Teatro Regio de Parme, le 10 octobre 2017. Récital lyrique Verdi. Béatrice Benzi, piano



Compte rendu, concert. Teatro Regio de Parme, le 10 octobre 2017. Récital lyrique Verdi. Béatrice Benzi, piano. Le 10 octobre, jour de naissance de Giuseppe Verdi (1813-1901) est une journée à part dans le déroulement du festival. Nous ne reviendrons pas sur les cérémonies qui se déroulent ce jour là car nous les avions évoquées lors du bicentenaire, en 2013. De fait, le concert prévu en cette journée si particulière se déroule toujours dans une ambiance spéciale et toujours très chaleureuse. Cette année, c'est un récital avec piano qui est offert au public, curieusement venu moins nombreux qu'aux autres soirées auxquelles nous avons assisté.

Gala Verdiano : Une journée particulière au festival Verdi

A l'occasion de ce concert de gala, nous retrouvons avec plaisir **Roberto de Candia** et **Anna Pirozzi**, dont nous avons déjà relaté les très belles performances dans Falstaff (le 5 octobre, distribution I) pour l'un et le Requiem (7 octobre) pour l'autre. Nous voyons se joindre à eux trois artistes de valeur, le plus connu d'entre eux étant **John Osborn**. S'agissant d'un récital avec piano, le concert était présenté

par **Francesco Izzo**, président du comité scientifique du festival Verdi. L'intention était bonne, car l'analyse du style verdien était intéressante malgré un anglais trop rapide et pas toujours très clair. Néanmoins, ces coupures régulières, tous les deux ou trois airs, ont gâché quelque peu la soirée et on peut se demander s'il n'aurait pas été plus judicieux, étant donné la somme importante d'informations que le public devait assimiler en peu de temps, de présenter une conférence sur le sujet avec extraits à l'appui … AVANT le concert.

Avec « L'infamie… O mes amis, mes frères d'armes », tiré de Jérusalem, John Osborn fait une entrée très remarquée. Le ténor américain a une voix comme Verdi les aimait : corsée, puissante, large tessiture, ligne de chant impeccable, diction parfaite. Son duc de Mantoue (Rigoletto – « La donna è mobile ») est arrogant, d'une santé insolente, sans scrupules. Si Anna Pirozzi reçoit un accueil très chaleureux dans « Pace, pace, mio Dio » (Léonora, La forza del destino), « La luce langue » (scène de folie somnambule de Lady Macbeth, Macbeth) lui apporte une ovation méritée ; sa lady est ambitieuse, implacable, glaçante. **En revanche, Roberto de Candia apparait fatigué**. En effet, le baryton parmesan navigue entre Rome où il chante Fra Diavolo et Parme ou il est présent pour Falstaff et le gala Verdiano. En grand artiste, il assure le spectacle en chantant un Fra Melitone … aigri et colérique. Son « Toh, toh ! Poffare il mondo » est idéal tant le moine apparaît dans toute sa frustration de voyageur malgré lui. Quant à son Renato (Un ballo in maschera), ses doutes et ses angoisses sont transcrits avec force mais sans excès. Martina Belli se montre d'entrée valeureuse ; et elle a le mérite de présenter un extrait du tout premier opéra de Verdi : Oberto conte di Sa Bonifacio. "Un giorno dolce nel core… Oh chi torna l'ardente pensiero" est tout en finesse, parfaitement nuancé ; il fait ressortir les sentiments contradictoires de Cuniza. Cependant, si nous entendons un beau mezzo, corsé, velouté avec une large tessiture, il manque la petite étincelle susceptible de

provoquer un triomphe.



La surprise de la soirée vient de **Stefano La Colla** ; le jeune ténor italien a certes une voix plus claire que celle de John Osborn, mais elle est aussi large et puissante que celle de son collègue. Si le trop court air de Macduff « Ah, la paterna mano » (Macbeth) donne un bref aperçu de son talent, c'est avec « La rivedrà nell'estasi » (Riccardo, Un ballo in maschera) qu'il se révèle. Comme de bien entendu, la soirée se termine par l'inévitable Brindisi extrait de La Traviata afin de célébrer dignement le 204e anniversaire du cygne de Busseto. Le brindisi en question est introduit par quelques pas de valses esquissés par des membres du ballet du Teatro Regio.

Pour ce récital particulier, c'est la pianiste Béatrice Benzi qui accompagnait les cinq artistes invités pour l'occasion. Instrumentiste de talent, Benzi est attentive à chacun et souligne avec talent, chaque mélodie ; quant aux introductions de chaque air, elles étaient jouées avec une pédale douce et dynamique.

Si nous regrettons les « intermèdes » présentés par Francesco Izzo, intermèdes dont nous pensons qu'ils auraient pu – et même dû – faire l'objet d'une conférence à part, c'est un concert de haute volée que nous ont proposé cinq artistes de talent et leur accompagnatrice, accueillis avec chaleur par un public conquis.

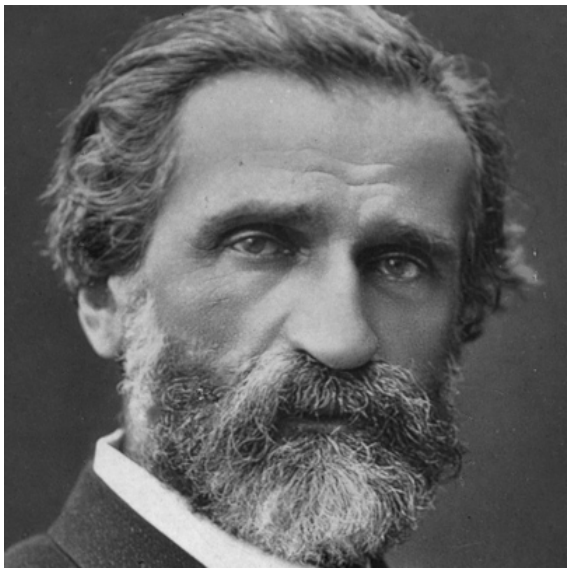
_____



Teatro Regio de Parme, le 10 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : extraits de Jérusalem («L'infamie … O mes amis, mes frères d'armes»), Macbeth ("Ah la paterna mano", "La luce langue"), Un ballo in maschera ("Ecco l'orrido campo…Ma dall'arido stelo divulsa", "Alla vita che t'arride", "La riverdrà

nell'estasi"), La forza del destino ("Toh, toh ! Poffare il mondo", "Pace, pace, mio Dio"), Rigoletto (La donna è mobile"), Nabucco ("Oh dischiuso è il firmamento"), La traviata ("Lunge da lei … De miei bollenti spiriti … Oh mio rimorso, infamia", Brindisi), Oberto, conte di San Bonifaccio ("Un giorno dolce nel core … Oh chi torna l'ardente pensiero") Anna Pirozzi, soprano, Martina Belli, mezzo soprano, John Osborn, ténor, Stefano La Colla, ténor, Roberto de Candia, barato, Béatrice Benzi, piano.

Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 15 octobre 2017. Verdi : Falstaff II. Kiria … – Frizza / Spirei.



Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 15 octobre 2017. Verdi : Falstaff II. Kiria … – Frizza / Spirei. Poursuivant notre parcours parmesan, nous assistons à une seconde représentation de Falstaff. L'idée est de mesurer le deuxième baryton proposé par le Teatro Regio, dans le rôle-titre et d'en dégager les conclusions que leur comparaison fait naître… En effet, pour permettre à Roberto De Candia d'assurer une représentation de Fra diavolo à Rome, le Teatro Regio de Parme a invité le baryton géorgien Misha Kiria à chanter un unique Falstaff en ses murs. Comme nous avons déjà évoqué la mise en

scène dans notre précédente chronique du 5 octobre dernier, nous n'y reviendrons pas. Distinguons surtout ce qui fait l'attrait du jeu scénique et vocal des chanteurs, la participation des musiciens et du chef.

Falstaff 2 à Parme : Une alternance réussi

En ce qui concerne le coté scénique, le Falstaff de **Misha Kiria** est plus truculent, plus drôle aussi que celui de **Roberto De Candia**. De Candia ne manque pourtant pas de dynamisme ni d'une certaine vis comica mais il se montre quand même un peu plus sérieux que son collègue. Si Kiria parvient à faire rire le public en accentuant le relief comique du personnage-titre, vocalement il a encore beaucoup à faire. Si les « airs » de Falstaff, « *Ehi paggio … L'onore ! Ladri !* » et « *Mondo ladro ! Mondo rubaldo ! Reo mondo !* », sont interprétés avec gouaille, sur la totalité de la soirée, il se montre légèrement en deçà de ses partenaires. Amarilli Nizza, complètement rétablie, se montre plus canaille et retorse que lors de la précédente représentation (5 octobre). Quant à la voix, on ne trouve plus trace du virus qui l'avait handicapée pour les deux premières soirées. A l'inverse, c'est Giorgio Caoduro qui a été annoncé souffrant ; s'il n'était effectivement pas au top mais tout de même bien chantant, le baryton italien est toujours aussi déchaîné et son Ford savoureux, est un faux méchant au grand cœur.

Dans la fosse Riccardo Frizza dirige la Filarmonica avec un brin de malice en voyant Kiria faire de Falstaff un personnage comique avec, au fond, la conscience plus ou moins assumée qu'il se fait manipuler.

Cette troisième représentation permet de mesurer le Falstaff très prometteur de Misha Kiria. Car le baryton géorgien ne peut poursuivre ses engagements qu'en s'améliorant. Cette alternance nous aura permis de repérer les multiples facettes

d’un personnage plus complexe qu’il ne le laisse voir au premier abord. Preuve est donné également qu’il n’existe pas une représentation semblable aux autres, y compris quand elle est défendue par le même orchestre, le même chef et la majorité des chanteurs sur les planches.

_____

Parme. Teatro Regio, le 15 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Falstaff opéra en quatre actes sur un livret d’Arrigo Boito d’après Les joyeuses commères de Windsor et Henri IV de William Shakespeare. Misha Kiria, Falstaff, Amarilli Nizza, Alice Ford, Giorgio Caoduro, Ford, Damiana Mizzi, Nanetta, Francisco Gatell, Fenton, Sonia Prina, mrs Quickly, Jurgita Adamonyte, Meg Page, Grégory Bonfatti, Dr Caius, Andrea Giovanini, Bardolfo, Federico Benetti, Pistola. Filarmonica Arturo Toscanini, choeur du Teatro Regio de Parme, Riccardo Frizza, direction. Jacopo Spirei,mise en scène, Nikolaus Webern, scénographie, Silvia Aymonino, costumes, Fiametta Baldisers,lumières

---

Compte-rendu, concert. Parme, le 7 octobre 2017. Verdi : Requiem. Daniele Callegari, direction.

Compte-rendu, concert. Parme, le 7 octobre 2017. Verdi : Requiem. Daniele Callegari, direction. Nous avons évoqué précédemment les mesures et événements mis en place à Parme et dans toute l’Italie pour permettre aux plus jeunes d’accéder à la culture à moindre coût. Et ceux qui font partie des «

corali delle voci bianchi e giovannili » ont l'occasion de participer à de courts concerts d'environ une heure à intervalle régulier. En octobre, ces concerts ont lieu dans une autre salle du Teatro Regio, dans les « Offs » du festival Verdi.

Requiem au Teatro Regio



En plus des quatre opéras programmés lors du festival, plusieurs concerts vocaux ou orchestraux ont lieu. A l'occasion du 10ème anniversaire de la mort de Luciano Pavarotti, natif de Modène (les deux villes ne sont pas très loin l'une de l'autre), le festival Verdi lui rend hommage en lui dédiant le premier des deux requiems programmés. La création du requiem de Verdi n'a pas été un long fleuve tranquille ; d'abord vu par Verdi comme une œuvre collective pour rendre hommage à Gioachino Rossini disparu en 1868, le projet s'est effacé faute d'entente entre les artistes. Puis avec le décès du poète Alessandro Manzoni, partisan comme Verdi de l'unité italienne, en 1871, le projet refait surface et le compositeur ressort de ses tiroirs le Dies Irae composé en 1868. Le requiem est finalement créé en 1874. C'est une œuvre si magistrale qu'elle pourrait s'apparenter à un opéra tant la voix, qu'il s'agisse du chœur ou des solistes, est mise en avant. Mais l'orchestre a aussi des pages très intenses, surtout dans le célèbre Dies Irae qui avance tel un fleuve en furie.

Très sollicités, le chœur du Teatro Regio et la Filarmonica Arturo Toscanini, assument trois des quatre opéras au programme du festival; ils donnent à entendre une performance quasi parfaite. Martino Faggiani a réalisé un excellent

travail de préparation avec le chœur qui suit avec une précision millimétrée le chef d'orchestre Daniele Callegari lequel a été invité à diriger Jérusalem et le requiem. Pour cette œuvre qui nécessite douceur et autorité, la direction de Daniele Callegari est ferme, nerveuse, dynamique. Si le Requiem et le Kyrie sont dirigés tout en finesse, le fleuve en furie qu'est le Dies Irae, est proche de la perfection, tant la colère de Dieu se manifeste encore après la fin du concert.

En ce qui concerne le quatuor vocal invité, nous avons du très bon et du moins bon. La surprise de la soirée est la soprano Anna Pirozzi qui abordait le chef d'œuvre de Verdi pour la première fois. Sa voix flamboyante assume sans faiblesse une partition terrible qui nécessite une tessiture large ; le médium est sain, les graves bien posés, les aigus superbes, la ligne de chant impeccable. Sûre d'elle, Pirozzi jette à peine un regard sur la partition ; si elle prend le pas sur Veronica Simeoni dans le Recordare, au point même de la couvrir à une ou deux reprises, elle chante le Libera me avec une belle assurance. En revanche nous nous interrogeons sur la mezzo soprano Veronica Simeoni justement; certes la voix est belle, veloutée, sombre avec un bel ambitus mais elle nous a semblé un peu courte. Et du milieu de la salle, il devenait difficile de l'entendre, étant couverte, soit par les autres solistes soit par l'orchestre. Veronica Simeoni ne démérite pourtant pas face à une partition aussi difficile que les opéras que composa Verdi durant sa longue carrière ; elle reste cependant en deça du niveau d'exigence auquel le Teatro Regio de Parme nous a habitué. Mêmes questions concernant le ténor Antonio Poli. Si le médium et les graves sont sains et bien projetés les aigus ne sont pas beaux : … plus hurlés que chantés. Et si l'Ingemisco est de meilleure tenue que le reste, la voix, elle ne semble pas complètement maîtrisée.

En revanche la basse Riccardo Zanellato affirme sa belle autorité pendant toute la soirée. Zanellato qui connait parfaitement le requiem, qu'il chante régulièrement, en cisèle

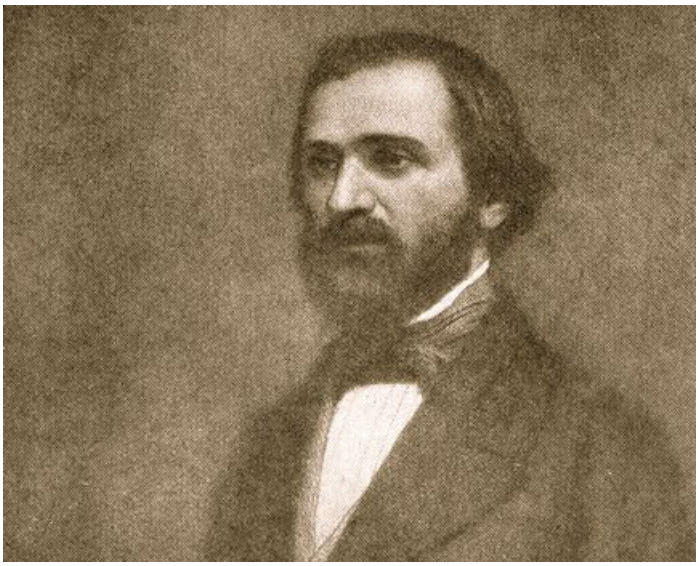
chaque note avec art. Et le Confutatis prend des couleurs sombres et glaçantes.

Le Requiem de Verdi, dont le dernier concert remonte à 2013, l'année du bicentenaire, a été dirigé de main de maître par Daniele Callegari qui a insufflé au chef d'œuvre du compositeur parmesan une force et une dynamique peu communes mais nécessaire. Quel plus bel hommage Parme pouvait-elle rendre au grand artiste qu'était Luciano Pavarotti ?

_____

Compte-rendu, concert. Parme. Teatro Regio, le 7 octobre 2017. Verdi : Requiem. Anna Pirozzi, soprano, Veronica Simeoni, mezzo soprano, Antonio Poli, Riccardo Zanellato, basse. Filarmonica Arturo Toscanini, choeur du Teatro Regio de Parme: Daniele Callegari, direction.

Compte rendu, opéra. Parme, le 5 octobre 2017. Verdi : Falstaff : de Candia… Frizza / Spirei.



Compte-rendu, opéra. Parme, le 5 octobre 2017. Verdi : Falstaff : de Candia… Frizza / Spirei. Nation profondément mélomane, l'Italie encourage sa jeunesse à se cultiver. Si de nombreux jeunes italiens ne sont pas spécialement attirés par l'art lyrique, ils reçoivent une solide formation culturelle et musicale dès leur plus jeune âge. D'autre part, tout au long de la saison parmesane des spectacles sont organisés pour les tous petits (à partir de 3 ans) et pour les adolescents autour des œuvres programmées au Teatro Regio. En plus de ces introductions aux spectacles, les deux dernières répétitions, la colonelle et la générale sont ouvertes au public, dont l'une, la colonelle, aux jeunes de moins de trente ans. C'est donc une batterie de mesures qui sont mises en place à destinations des publics les plus jeunes, pour leur permettre d'accéder très tôt à la culture sous toutes ses formes. Et d'ailleurs, un spectacle pour les tout petits, de 3 à 6 ans, était organisé autour de Falstaff le vendredi matin (le 6 octobre) en fin de matinée. Les bambins sont venus nombreux en famille ou avec leurs instituteurs.

Falstaff : Les joyeuses commères de Windsor arrivent au Teatro Regio de

Parme

Comme en 2016, les responsables du Teatro Regio de Parme ont programmé quatre opéras dont deux raretés. Falstaff est l'ultime opéra de Giuseppe Verdi (1813-1901). Pour terminer sa longue carrière, le vieux maître se lance dans un style qui ne lui est pas habituel : la comédie. Avec son librettiste, Arrigo Boito, qui est aussi un compositeur reconnu, il utilise deux pièces de William Shakespeare : Les joyeuses commères de Windsor et Henri IV. Après le Falstaff de 2013, mis en scène et chanté par Renato Bruson, voici en octobre 2017, une nouvelle production qui réunit une distribution presque exclusivement italienne, menée par Roberto de Candia en grande forme.

Falstaff n'est pas de ces opéras faciles à mettre en scène, tant il ne faut pas verser dans l'excès : pas trop d'effets de manche, mais pas non trop de lenteurs. L'ultime chef d'œuvre de Verdi est plein de vie, et les quelque moments plus lents, notamment lorsque Falstaff rentre chez lui après son bain forcé dans la Tamise, sont autant de pièges tendus au metteur en scène. **Jacopo Spirei** parvient à éviter les obstacles et donne une lecture réussie de Falstaff sans verser dans l'excès. Il est aussi aidé par une distribution de comédiens chanteurs qui se connaissent bien et qui utilisent ses indications pour en rajouter sans exagérer dans un sens ou dans l'autre. Nous regrettons quand même que les costumes et les décors soient contemporains ; en effet, les costumes ne sont pas forcément très adaptés à chacun, notamment Nanetta qui paraît bien disgracieuses en jupes trop courtes et vilains collants. Et Falstaff si fier de son rang de chevalier se retrouve privé de son épée. Quant aux maisons, elle n'ont rien de maisons correspondant au statut des grands bourgeois du XVIe siècle. Seul le parc mérite l'attention, encore qu'il soit incompréhensible que la chambre des Ford reste en place et que la maison de Meg ne disparaisse pas complètement.

Vocalement, la distribution réunie pour cette nouvelle production est excellente. **Roberto de Candia** que nous avions apprécié en Fra Melitone (La forza del destino, festival Verdi 2014) revient sur la scène du Teatro Regio pour incarner Falstaff. Excellent comédien, il passe de l'espoir le plus fou à la tristesse la plus profonde, et du grand amour à la sérénité une fois assimilée la leçon que voulaient lui donner les joyeuses commères. Bien qu'il n'ait que des ébauches d'air « Ehi paggio … L'onore ! Ladri ! » au premier acte et « Mondo ladro ! Mondo rubaldo ! Reo mondo ! » au troisième, il les interprète sans faiblesse passant de l'indignation à la tristesse; la duperie des commères qui le jettent dans la Tamise avec le linge de la maison ne le met pas en colère mais suscite une réelle incompréhension, avec une aisance certaine.

Annoncée souffrante dès le début de la soirée, **Amarilli Nizza campe une Alice Ford drôle**, fourbe, retorse au caractère bien trempé. Déterminée à punir Falstaff de sa forfanterie et à se venger de Ford, un peu trop jaloux et autoritaire, la femme courtisée et l'épouse vengeresse leur donne leçon sur leçon jusqu'à ce qu'ils comprennent que c'est elle qui décide et pas eux. Vocalement, si elle a pu être malade, cela n'est pas si évident tant elle passe d'un registre à l'autre sans effort ; tout au plus reste-t-il quelques scories du virus qui l'a handicapée le soir de la 1ère, sans plus. **Giorgio Caoduro** qui incarne Ford, réalise une prise de rôle idéale. Il a exactement la voix du personnage et s'il se montre jaloux, retors et sans scrupules, il a bien du mal à rivaliser avec Alice qui lui inflige quelques cuisantes leçons de savoir-vivre. Aux cotés du couple infernal, se trouve **la Mrs Quickly de Sonia Prina**. Aussi infernale, dans le bon sens du terme, que Ford et Alice, elle se délecte de tous les mauvais tours qu'elles jouent toutes ensemble à Falstaff et à Ford en servant de messagère auprès du premier et de chaperon bienveillant auprès de Nanetta et de Fenton au détriment du second ; allant même jusqu'à faire changer de costumes Nanetta

et Bardolfo juste avant la cérémonie voulue par Ford. Prina maîtrise parfaitement son instrument sans jamais forcer ni tenter de grossir une voix naturellement sombre. La Meg Page de **Jurgita Adamonyte** n'est pas en reste pour se venger de Falstaff, ce « balourd » qui la courtise en même temps qu'Alice, adressant aux deux femmes une lettre d'amour identique en tous points. Vocalement Adamonyte ne démérite pas ; la voix est saine large, parfaitement maitrisée. Si **la Nanetta de Damiana Mizzi** ne manque ni de piquant ni de caractère, son amoureux, le Fenton de Juan Francisco Gatell paraît plus en retrait avec une voix un peut courte pour une salle pourtant de taille moyenne (1200 places). Grégory Bonfatti (Docteur Caius), Andrea Giovanini (Bardolfo) et Federico Benetti (Pistola) complètent avec bonheur une distribution qui n'a rien à envier à celle de 2013.

Dans la fosse, la Filarmonica Arturo Toscanini est dirigée par **Riccardo Frizza**. La musique pétillante de Verdi est fort bien interprétée, même si on peut regretter qu'à une ou deux reprises l'orchestre ait couvert les chanteurs, à commencer par Gatell. Quant au chœur, il est une fois de plus excellent, malgré un finale un peu ridicule.

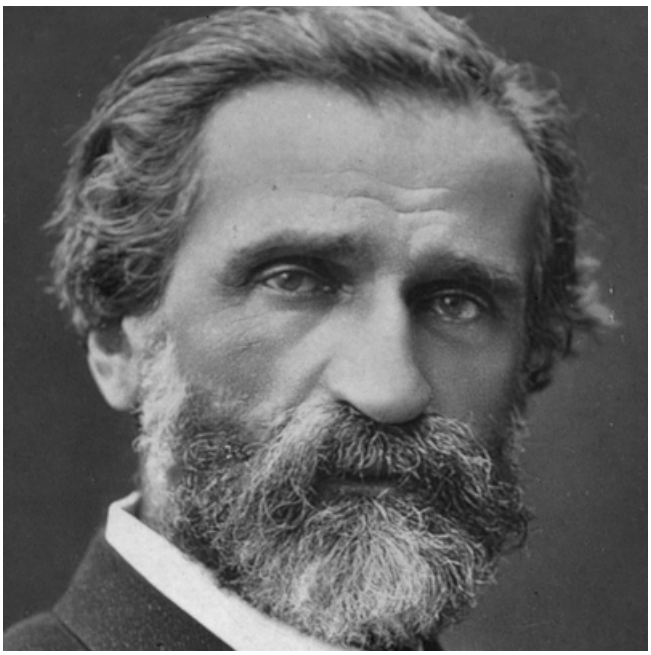
Cette nouvelle production de Falstaff qui ne manque pas de qualités, en grande partie grâce aux chanteurs, gagnerait des précieux points avec des costumes mieux adaptés (surtout pour Nanetta, bien mal servie) et des décors plus adéquates.

_____

Parme. Teatro Regio, le 5 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Falstaff, opéra en quatre actes sur un livret d'Arrigo Boito d'après Les joyeuses commères de Windsor et Henri IV de William Shakespeare. Roberto de Candia, Falstaff, Amarilli Nizza, Alice Ford, Giorgio Caoduro, Ford, Damiana Mizzi, Nanetta, Francisco Gatell, Fenton, Sonia Prina, mrs Quickly, Jurgita Adamonyte, Meg Page, Grégory Bonfatti, Dr Caius, Andrea Giovanini, Bardolfo, Federico Benetti, Pistola.

Filarmonica Arturo Toscanini, choeur du Teatro Regio de Parme, Riccardo Frizza, direction. Jacopo Spirei,mise en scène, Nikolaus Webern, scénographie, Silvia Aymonino, costumes; Fiametta Baldisers, lumières.

Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 8 octobre 2017. Verdi : Jérusalem. Pertusi,Vargas,Massis. Daniele Callegari / Hugo de Hana…



Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 8 octobre 2017. Verdi : Jérusalem. Pertusi, Vargas, Massis. Daniele Callegari / Hugo de Hana…. Des vingt neuf opéras que composa Giuseppe Verdi (1813-1901) durant sa longue carrière, certains ont connu une destinée remarquable tels Nabucco, Rigoletto, Atilla, Il trovatore, La traviata par exemple, alors que d'autres sont plus ou moins tombés dans l'oubli comme La battaglia di Legnano (donné au festival 2012), Giovanna d'Arco (donné en 2016) ou Jérusalem (qui a ouvert l'édition 2017). Composé pour

l’Opéra de Paris en 1847, Jérusalem reprend un autre opéra, composé peu avant sur le thème de la croisade : I lombardi alla prima crociata. Les personnages et les liens de parenté changent, mais la musique de Jérusalem est à peu près la même que celle de I lombard / les lombards. Pour Jérusalem, Verdi a dû ajouter un ballet, obligatoire pour toute œuvre qui intègre le répertoire de l’Opéra de Paris par le biais d’une commande.

Parme, rareté au programme du festival Verdi : Jerusalem

Le Teatro Regio de Parme présente une version intégrale de *Jerusalem*, qui inclut le ballet, ce qui est plutôt une bonne nouvelle. Hugo de Ana, qui réalise la mise en scène, la scénographie et les costumes est bien connu du public parmesan pour avoir déjà réalisé plusieurs productions au Teatro Regio de Parme. Son travail part d’une réflexion de fond sur la croisade et ses conséquences aussi bien pour les croisés que pour les sarrasins ; quant aux costumes ils correspondent à l’époque de la première croisade. La direction d’acteurs est dynamique et Hugo de Ana ne laisse personne à la dérive. La précision des mouvements de foule est d’autant plus nécessaire que certaines scènes voient la quasi-totalité des protagonistes se mouvoir sur la scène. S’ajoutent à ce beau travail de réflexion, des effets spéciaux spectaculaires, tant pendant l’ouverture où nous voyons défiler l’appel à la croisade du pape Urbain II, lequel se termine sur un terrible « Deus veult » (Dieu le veut) que pendant la suite de la soirée. Suivront ensuite des défilés militaires ou de pèlerins, des globes terrestres en mouvement, des scènes de bataille ou de prière, le visage du Christ au centre de mandorles en feu.

Pour cette nouvelle production, Jérusalem n'a été monté qu'une fois à Parme, c'est une distribution de haute volée qui a été invitée. **Ramon Vargas campe un Gaston solide** ; la voix est ferme, puissante, la tessiture large. Son Gaston en plein doute dont la Foi en Dieu et l'amour pour sa bien aimée sont constamment mis à l'épreuve, et comme la diction est quasi parfaite, Vargas nous propose un Gaston de très belle Tenue. **Annick Massis fait une prise de rôle risquée** en chantant Hélène, d'autant qu'il s'agit d'un caractère terrible, comme Verdi sait si bien les écrire.
De fait, les écueils ne manquent pas dans Jérusalem. Si le médium et les graves sont assurés sans problèmes, les aigus blanchissent rapidement et dès son air d'entrée, Annick Massis se trouve en difficulté ; elle se confronte néanmoins courageusement à une partie redoutable.
En revanche, **Michele Pertusi est un Roger autoritaire** et d'une belle prestance. S'il a déjà chanté I lombardi alla prima crociata (Pagano), c'est la première fois qu'il aborde Jérusalem au Regio. Si les graves sont parfois écrasés Pertusi assume crânement lui aussi une incarnation difficile ; et dès la scène d'entrée « Vous priez vainement pour mon rival …Oh ! dans l'ombre ! dans le mystère ! … Oh ! viens esprit du mal », il montre un Roger implacable, jaloux, impitoyable. Et l'ovation qu'il reçoit entre l'air et la cabalette atteste non seulement de sa popularité, il est natif de Parme, mais aussi de la sûreté dont il fait preuve, Et son aria du deuxième acte « Grâce mon Dieu … O jour fatal ! O crime ! » est tout aussi maîtrisé ; quant à la diction si elle est parfaite, elle est parfois teintée d'un léger accent italien, charmant au demeurant. Le comte de Toulouse de **Pablo Galvez** est certes moins charismatique que son frère, mais il a quand même un certain charme, malgré un français assez exotique. Armé du soutien d'Urbain II qui en a fait le chef des croisés français, c'est un soldat aguerri, ombrageux et un père autoritaire, même s'il aime sa fille. La voix est belle et donne au comte une autorité qui, à défaut d'être incontestable, surtout sur le plan scénique, bénéficie de la

bénédiction de Dieu. **Valentina Boi** est une Isaure attentive et vigilante aussi bien à Toulouse qu'en terre sarrasine, tandis que l'Adémar de Monteil de Deyan Vatchkov propose un légat intransigeant à souhait ; on ne plaisante ni avec Dieu, ni avec l'honneur.

Parmi les comprimari, notons le sympathique Raymond de Paolo Antognetti qui reste fidèle à son maître malgré l'anathème qui le frappe pour un crime qu'il n'a pas commis.

Dans la fosse, nous retrouvons **Daniele Callegari**, qui avait dirigé le requiem la veille. Le chef milanais dirige d'une main ferme la valeureuse Filarmonica Arturo Toscanini, comme il nous propose une version intégrale de Jérusalem, cela lui permet, avec le ballet, de mettre en valeur le très bel orchestre dont il dispose et de mettre un peu de légèreté dans ce monde de brutes que représente la période des croisades.
Rappelons au passage que la première croisade (1096-1099) a bien mal commencé : en effet, la première armée à partir n'était pas celle des grands barons, mais une armée de pauvres gens dirigée par Pierre l'hermite, sans armes ni préparation militaire d'aucune sorte, aucun de ces « croisés » d'un nouveau genre ne reviendra vivant de l'expédition,… Tous massacrés par les turcs. Quant au chœur du Teatro Regio, il affronte vaillamment une partition difficile. Et si la diction est souvent aléatoire, le travail accompli avec Martino Faggiani est remarquable.

Une nouvelle fois Hugo de Ana propose au public une production exceptionnelle : elle l'est d'autant plus que les effets spéciaux sont spectaculaires et que le long travail de réflexion mené en amont donne une vision de Jérusalem inoubliable. La distribution réunie pour cette nouvelle production est d'un niveau remarquable, même si nous avons noté quelques imperfections, essentiellement dus à une diction parfois aléatoire ici et là et que nous aurions préféré une Hélène, avec une voix plus corsée.

Lors de la soirée d’ouverture, la représentation du 28 septembre, le programme opératique du festival Verdi de Parme 2018 a été annoncé : Seront présentés : Macbeth (qui fera l’ouverture du festival), Atilla, Le Trouvère et Un giorno di regno (qui sera donné au Teatro Verdi de Busseto). Les distributions, ainsi que l’ensemble du programme seront annoncés le 25 janvier 2018.

_____

Parme. Teatro Regio, le 8 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Jérusalem, opéra en quatre actes sur un livret d’Alphonse Royer et Gustave Vaez. Michele Pertusi, Roger, Ramon Vargas, Gaston, Annick Massis, Hélène, Pablo Calvez, comte de Toulouse, Valentine Boi, Isaure, Deyan Vatchokov, Adémar de Monteil (légat du pape), Paolo Antognetti, Raymond, Massimiliano Catellani, l’émir de Ramia, Matteo Roma, un officier de l’émir, Francesco Salvadori, un hérault, un soldat. Filarmonica Arturo Toscanini, chœur du Teatro Regio de Parme, Daniele Callegari, direction. Hugo de Hana, mise en scène, scénographie, costunes, Valerio Alfieri, lumières, Sergio Metalli, effets spéciaux, Leda Lojodice, chorégraphies.

Compte rendu, opéra. Parme, le 6 octobre 2017. Verdi : Stiffelio. G. G. Calvo / G. Vick



Compte rendu, opéra. Parme, le 6 octobre 2017. Verdi : Stiffelio. G. G. Calvo / G. Vick. Si Jérusalem est une rareté, il n'aura pas fallu très longtemps à Stiffelio pour disparaitre des scènes lyriques. La destinée de cette œuvre de Giuseppe Verdi (1813-1901) ne manque d'ailleurs pas d'interpeller tant il aura fallu peu d'années pour qu'il soit rangé dans un placard d'où il ne ressortira qu'un siècle plus tard. Composé et créé en 1850 au Teatro Grande de Trieste, Stiffelio a reçu, à défaut d'un triomphe, un accueil chaleureux tant du public que des critiques. Le déclin et la disparition de cet opéra a un seul nom : censure.

Stiffelio : le Teatro Farnese ouvre ses portes à la réforme protestante

En effet, les multiples interventions des censeurs, qui se montrent assez chatouilleux dès que l'on s'attaque à l'Eglise ou au pouvoir temporel, ont considérablement nui à Stifflio qui tombe dans l'oubli en trois ou quatre ans. La musique de cette œuvre sera par ailleurs reprise en 1857 par Verdi pour un autre opéra qui tombera presqu'aussitôt dans l'oubli lui aussi : Aroldo. Depuis les années 1950, Stiffelio reprend timidement du service ; si timidement, d'ailleurs, que sa discographie est quasi inexistante. A Parme même, l'œuvre n'a été montée que deux fois depuis 1968. Cette nouvelle production est donc la bienvenue, malgré une mise en scène qui pourtant totalement iconoclaste, fonctionne indiscutablement. A sa décharge, il nous faut bien admettre que Stiffelio est loin d'être un chef d'œuvre comparé aux opéras créés juste avant ou juste après : Macbeth (1847), Luisa Miller (1849), Rigoletto (1851), Il Trovatore (1853) par exemple. On y trouve néanmoins de très belles pages notamment parmi les airs des principaux personnages. L'intrigue tourne autour d'un pasteur

protestant et de son épouse infidèle ; certes le sujet n'a rien de nouveau et la nature humaine est traitée ici de manière assez crue (Graham Vick accentue d'ailleurs ces qualités et ces défauts dans sa mise en scène) : amour, haine, jalousie, religion … On peut, dans ces circonstances, s'étonner que Stiffelio et Aroldo quelques années plus tard, aient ainsi disparu des scènes lyriques quand Carmen, créée vingt cinq ans après Stiffelio, a connu un triomphe durable et sans précédent après avoir subi un échec retentissant lors de sa création.

Pour cette nouvelle production, les responsables du Teatro Regio, qui investissent le Teatro Farnese, ont réuni une distribution jeune et le metteur en scène britannique Graham Vick dont le travail sur Stiffelio ne manque pas de surprendre. Graham Vick ayant installé d'immenses banderoles sur les gradins, qui serviront aussi pour les choristes, les figurants et, à de rares moments, les solistes, le public se retrouve « chassé » de sa zone de confort pour se retrouver dans l'arène ; il passe la soirée debout à évoluer librement au milieu des modules mobiles. Quelques bancs, installés derrière l'orchestre, sont quand même prévus pour les personnes désireuses de s'assoir.
Si un tel choix artistique n'a pas manqué de faire couler beaucoup d'encre, il se révèle assez judicieux. L'interaction entre le public, les figurants, les choristes et les solistes est d'autant plus forte que les figurants se promènent dans toute l'arène, saluant ici et là, serrant des mains, accolant le public, l'entraînant dans un monde étrange ou s'entremêlent, sous la Foi ardente, amour et désamour tel un « Je t'aime, moi non plus » puissance mille, sur une échelle de… dix. Dans un tel contexte, les costumes contemporains passent plutôt bien à l'exception de celui de Lina qui se trouve, du coup, handicapée pour s'asseoir, s'allonger, se mettre debout ou faire des génuflexions.

En ce qui concerne la distribution, de jeunes artistes se

montrent valeureux ; en effet, l'acoustique du Teatro Farnese, où la production est donnée, est assez mauvaise et il est difficile de comprendre tout ce qui se dit. Le Stiffelio de Luciano Ganci séduit d'emblée : comédien honorable, il fait passer le pasteur par des sentiments contradictoires ou s'entrechoquent foi, amour, doute, angoisse … Sentiments que le chant de Ganci traduit assez bien. Si la description du couple adultère aperçu par le batelier est honorable, c'est surtout dans son air du deuxième acte « Me disperato, albruciano » que toute le colère et la douleur accumulées ressortent avec beaucoup de force. C'est la soprano mexicaine Maria Katzarava qui prête ses traits et sa voix à Lina, l'épouse infidèle de Stiffelio. Si la jeune femme est très désavantagée par son costume visiblement trop serré, la voix est belle, puissante, la ligne de chant impeccable. Elle comprend très vite que Stiffelio a des doutes et exprime son chagrin d'une façon émouvante « Tosto ei disse ! Ah son perduta ! » . La douleur, le doute, l'angoisse de Lina ressortent cependant avec plus de force dans « Oh cielo … Ove son io » et Katzarava module sans excès, donnant aux mots une intensité poignante. Père attentif mais impitoyable, guerrier féroce, Stankar est incarné par Francesco Landolfi. C'est au dernier acte que le baryton donne à son personnage ce qui fait sa grandeur et sa faiblesse, en exprimant dans « Ei fugge … E con tal foglio … Qui Rafael verra ? » toute la haine qu'il a pour l'amant de sa fille et le regret qu'il a de devoir accomplir ce qu'il considère être son devoir. D'arrogance, il est question quand on pense à Rafaele de Leuthold ; Giovanni Sala qui incarne l'amant e Lina a une voix pleine de souveraine maîtrise, tant elle est contrôlée du début à la fin de la soirée. Et s'il n'a pas vraiment d'aria pour lui, le duo avec Stankar, dans lequel ils se défie l'un l'autre est parfaitement interprété. Emmanuele Cordaro (Jorg), Blagoj Nacoski (Federico de Frengel) et Cecilia Bernini (Dorotea) complètent avec bonheur le plateau vocal.

Dans la fosse, installée à l'envers, c'est l'orchestre du

Teatro Comunale de Bologne qui s'installe pour cette production. Le chef espagnol Guillermo Garcia Calvo dirige ce Stiffelio inattendu. Alors que le public entre dans la salle pendant l'ouverture, accueilli par des pasteurs et des figurants lisant la bible, le jeune chef donne le ton de la soirée : elle sera placée sous le signe d'une effusion de sentiments qui se bousculent tout le long de la partition et que l'orchestre souligne tout en délicatesse. Quant au chœur, venu lui aussi du Teatro Comunale de Bologne, il a été parfaitement préparé par son chef et il assume sans faillir une partition difficile et une mise en scène assez inhabituelle.

Si cette nouvelle production n'a pas manqué d'enflammer les réactions, et de soulever de nombreuses interrogations, Graham Vick, réussit le tour de force d'attirer l'attention sur l'une des œuvres les plus méconnues de Verdi. Quant à la mise en scène pour inhabituelle qu'elle soit, elle a le mérite d'accentuer les qualités et les défauts de chacun, quelque soit son statut social, et de permettre au public de les voir au plus près. Mémorable expérience qui révise la place même du spectateur d'habile façon.

_____

Teatro Farnese, le 6 octobre 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Stiffelio, mélodrame en trois actes sur un livret de Francesco Maria Piave tiré de Le pasteur ou l'évangile et le foyer de Emile Souvestre et Eugène Bourgeois. Luciano Ganci, Stiffelio, Maria Katzarava, Lina, Francesco Landolfi, Stankar, Giovanni Sala, Rafaele, Emanuele Cordaro, Jorg, Blqgoj Nacoski, Federico di Frengel, Cecilia Bernini, Dorotea. Orchestre et chœur de l'Opéra Comunale de Bologne.Guillermo Garcia Calvo, direction. Graham Vick, mise en scène, Mauro Tinti, scénographie et costumes, Giuseppe di Iorio, lumières, Ron Howell, chorégraphies.

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 21 juillet 2017. Haydn, Mozart. E de Negri, JOA, William Christie



Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 21 juillet 2017. Haydn, Mozart. Emmanuelle de Negri, Jeune Orchestre de l'Abbaye. William Christie, direction. Le Jeune Orchestre de l'Abbaye donne chaque été deux concerts pendant le festival de Saintes. Nous avons évoqué dans nos colonnes celui dirigé par Philippe Herreweghe donné le 15 juillet dernier. En ce 21 juillet, c'est le chef franco-américain William Christie qui prend la tête du Jeune Orchestre de l'Abbaye pour un second concert exceptionnel consacré à deux compositeurs du XVIIIe siècle : Joseph Haydn (1732-1804) et Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791).

Rapidement reconnu comme un brillant symphoniste, Joseph Haydn (1732-1804) a composé plus de cent symphonies. Les deux oeuvres du programme font partie du corpus de symphonies dites « de Paris » car composées après une commande de la Loge Olympique qui souhaitait que Paris soit aussi reconnue comme une « ville symphonique », aussi brillante et réputée que les cités germaniques dont les formations orchestrales n'avaient, à l'époque, pas de rivales.

William Christie dirige le Jeune Orchestre de l’Abbaye (JOA)

Le concert débute avec la Symphonie n°85, qui séduit tant la jeune reine Marie Antoinette que l’oeuvre s’est rapidement vu accoler le surnom « La reine ». William Christie adopte des tempos parfois un peu vifs, mais fait subtilement ressortir les thèmes, qu’il s’agisse d’oeuvres connues ou de musiques plus populaires, que Haydn emprunte à la musique française. Avec la symphonie n°82, « L’ours », nous entrons dans un décor plus « montagnard », certains thèmes rappelant la majesté de l’animal qui donne son nom à cette symphonie, d’autres rendant la lumière et les couleurs de la montagne sous le soleil. William Christie prend aussi des tempos assez vifs mais plaisants. L’Orchestre visiblement motivé par la présence du chef suit sa battue avec assiduité, détermination, endurance…; la réputation d’excellence de Christie quant à l’enseignement prend ici tout son sens, tant les jeunes musiciens ont su profiter de ses indications et directives dans les deux symphonies.

Si Wolgang Amadeus Mozart (1756-1791) a également composé des symphonies, c’est le génial mélodiste que William Christie a décidé de mettre à l’honneur. Ayant invité pour l’occasion Emmanuelle de Negri, révélée par Le jardin des voix (édition 2011), le chef lui donne une belle occasion de mettre en valeur des oeuvres méconnues du divin Mozart. Si l’air de concert « Voi avete un cor fedele » est donné parfois en récital, Il re pastore et La finta giardiniera sont, quant à eux, nettement moins connus. Emmanuelle de Negri maitrise la virtuosité exigeante de Mozart avec finesse, ne forçant jamais le trait. Les vocalises de l’air de concert sont chantées avec fermeté et sa tessiture terrible, assumée sans faiblesse. Il re pastore fait partie des opéras de jeunesse de Mozart qui

avait tout juste dix-neuf ans quand il l'a composé. Emmanuelle de Negri chante l'aria de Tamiri ; sa sensibilité fait ressortir chaque sentiment contradictoire qui agite et tiraille la jeune paysanne : amour, tendresse, doute, détermination … En bis, la jeune soprano présente un extrait de La finta giardiniera. Tout aussi méconnu que Il re pastore, cet opéra possède pourtant de très belles pages dont fait partie l'aria de Serpetta : l'interprète y passe en quelques minutes de la colère à la tendresse, mais reste déterminée à obtenir ce qu'elle veut. L'accompagnement du Jeune Orchestre de l'Abbaye et de William Christie est tout en finesse; il fait ressortir les sentiments contradictoires des différents personnages avec précision, et sans jamais couvrir le beau soprano d'Emmanuelle De Negri. Amoureux de la voix, William Christie a travaillé avec sa chanteuse, le style, chaque note des trois mélodies qu'elle a interprété, ce sans pour autant la brider.

Chef exigeant, enseignant attentif, William Christie a développé avec le JOA tant l'aspect symphonique que l'aspect opératique, répertoires que les jeunes musiciens auront à affronter au cours de leurs futures carrières. En trois jours de répétitions avec le chef, les jeunes musiciens d'orchestre ont su tirer profit de ses conseils, donnant un concert remarquable en tous points.

_____

Saintes. Abbaye aux dames, le 21 juillet 2017. Joseph Haydn (1732-1804) : symphonie n° 82 en ut majeur « L'ours », symphonie n° 85 en si bémol majeur « La reine », Wolgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Voi avete un cor fedele (air de concert), Di tante sue procelle (Air de Tamiri, « Il re pastore »), Appena mi vedon (air de Serpetta « La finta giardiniera ») (bis). Emmanuelle de Negri, Jeune Orchestre de l'Abbaye. William Christie, direction.

Compte rendu, concert. Saintes, le 19 juillet 2017. Desmarest, Purcell. Académie baroque européenne d'Ambronay, Paul Agnew



Compte rendu, concert. Saintes, le 19 juillet 2017. Desmarest, Purcell. Académie baroque européenne d'Ambronay, Paul Agnew, direction. Partis sur leur lancée, les responsables du festival de Saintes ont invité l'Académie baroque européenne d'Ambronay dirigée pour l'occasion par le ténor et chef Paul Agnew. Pour ce concert exceptionnel, c'est le mythe de Didon qui a retenu l'attention de l'artiste invité. Ont été programmées Didon de Henry Desmarest (1661-1741) et Dido and Aeneas de Henry Purcell (1659-1695).

Souveraine en fuite, Didon, fuyant Tyr à cause de son frère, meurtrier de son époux Sichée, avait obtenu sur le continent africain un morceau de terre équivalent à la surface d'une peau de boeuf; ayant fait couper la peau en lamelles, le territoire de Carthage s'est révélé être plus important que prévu permettant ainsi l'essor du nouveau royaume. En face d'elle, le prince Enée, survivant, avec un petit groupe de troyens, de la guerre ayant opposé sa cité aux grecs coalisés, s'est épris de la Reine qui l'avait accueilli après une tempête. Les jalousies, les pressions incessantes des Dieux et

des fantômes des troyens morts au combat contraignent Enée à quitter Carthage, abandonnant Didon au désespoir et à la mort.

Ambronay à Saintes

Pour commencer le concert, Paul Agnew présente de larges extraits de la Didon d'Henry Desmarest (1661-1741). L'opéra reste peu connu, il est riche cependant de très belles pages.
Les jeunes artistes, chanteurs et musiciens sont excellents, soucieux d'intensité comme de précision. Musicalement, l'orchestre est remarquablement dirigé par Paul Agnew, vocalement les jeunes chanteurs sont tous très bons : ligne de chant impeccable, justesse; et même si la diction est parfois aléatoire, y compris pour les français qui ont parfois tendance à manger leurs mots, la performance est excellente. Dans le rôle-titre, se distingue nettement la très belle réalisation de Déborah Cachet dont la voix est prometteuse.
En revanche, le Dido and Aeneas d'Henry Purcell (1659-1695) est plus connu. Courte, environ quarante-cinq minutes, elle regorge de très belles mélodies bien réparties entre les protagonistes. Là encore, notons la très efficace Dido de Déborah Cachet. A ses côtés Jean Christophe Lanièce, déjà bien chantant dans l'oeuvre de Desmarets, campe un Enée convaincant et la Belinda de Aurora Pena Llobregat ne manque pas de personnalité. Dernier rôle notable, la magicienne méchante et retorse à souhait du jeune contre ténor Alberto Miguélez-Rouco. Les musiciens, qui jouent sous la direction du premier violon, participant avec délice à la mise en espace, réglée par Paul Agnew.

Reconnue comme une académie de grande qualité tant pour l'enseignement que pour ses productions, l'Académie baroque européenne d'Ambronay présente une nouvelle production de haute volée avec de jeunes musiciens en cours de professionnalisation, tant parmi les chanteurs que parmi les musiciens. La présence de Paul Agnew, qui veille à

l’enseignement et à la transmission, est une motivation supplémentaire pour les jeunes artistes. Le résultat parle de lui-même.

_____

Saintes, le 19 juillet 2017. Henry Desmarest(1661-1741) : Didon (extraits) : Déborah Cachet (Didon, Aurora Pena Llobregat (Anne), Clément Debieuvre (Enée), Renaud Bres (Iarbe), Jean Christophe Laniècе (l’ombre de Sichée, Jupiter), Kerstin Dietl (une Carthaginoise, Henry Purcell (1659-1695) : Dido and Aeneas : Déborah Cachet (Dido) Jean Christophe Laniècе (Aeneas), Kerstin Dietl (Belinda, deuxième sorcière), Aurora Pena Llobregat (seconde femme, première sorcière), Alberto Miguélez-Rouco (magicienne), Jonas Descotte (l’esprit), Etienne Duhil de Bénazé (le marin). Académie baroque européenne d’Ambronay, Paul Agnew, direction.

Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 18 juillet 2017. Purcell, Bach. Ensemble Vox Luminis, Lionel Meunier, direction.



Compte rendu, concert. Saintes. Abbaye aux dames, le 18 juillet 2017. Purcell, Bach. Ensemble Vox Luminis, Lionel Meunier, direction. Le cinquième jour du festival de Saintes débute par une performance de l'ensemble Vox Luminis. Pour son deuxième concert, Lionel Meunier a programmé deux oeuvres radicalement différentes l'une de l'autre. Avec Henry Purcell (1659-1695), le ton de l'Ode choisie est léger, voire badin, puisqu'elle a été composée à l'occasion de l'anniversaire de la reine Mary II. Aux côtés du Dixit Dominus de Haendel, Vox Luminis a réalisé à Saintes un premier concert où il reprenait d'anciens standards, révélateurs de son exceptionnel niveau musical, programme a capella regroupant plusieurs motets, plutôt graves, des ancêtres de JS Bach.

Vox Luminis, orfèvres familiers de Saintes

Avec la cantate Trauer-Ode de Johann Sabastian Bach (1685-1750), on passe de l'allégresse de la fête d'anniversaire au deuil et au chagrin les plus sincères. Le chef d'oeuvre du Cantor de Leipzig, bien qu'il soit au service

d’une paroisse différente de celle où la messe d’enterrement était célébrée, a été composé pour les funérailles de la princesse Christiane Heberhardine décédée peu avant.
Les chanteurs et les musiciens de Vox Luminis entament Ode for the birthday of queen Mary II « Celebrate this festival » de Henry Purcell (1659-1695), avec un entrain réjouissant. L’élégance du phrasé, la ligne de chant des chanteurs, alliées à l’accompagnement sobre et discret de l’orchestre donnent à l’interprétation de Vox Luminis un éclat tel que si la reine Mary avait assisté à ce concert, elle n’aurait probablement pas dédaigné l’hommage rendu. Parmi les solistes qui sortent du rang de temps à autre, notons la belle intervention de Lionel Meunier lui même; le baryton et chef de choeur qui nous confiait lors du festival 2016 qu’il n’aimait pas spécialement se mettre en avant, surprend agréablement et fait honneur à la partition de Purcell. Cela sera d’ailleurs la seule fois de la soirée où il chantera seul.

Après une courte pause, Lionel Meunier vient présenter brièvement la seconde oeuvre du programme : la cantate Trauer-Ode de Johann Sebastian Bach (1685-1750). La princesse Christiane Heberhardine qui avait épousé le roi de Pologne, pays de tradition catholique, avait refusé pendant toute sa vie de se convertir au catholicisme, religion de son royal époux. Ce refus catégorique l’avait isolée dans son pays d’adoption. Mais l’Allemagne, encore divisée en de multiples principautés, ne l’a pas oublié ; il lui est rendu à travers cette cantate vibrante d’émotion et de tristesse, un hommage digne de la reine protestante dans un pays catholique. Vox Luminis fait ressortir avec talent la douleur et le deuil mais aussi l’espoir né de la vie éternelle, promise par une vie exemplaire. Lionel Meunier retrouve ses chanteurs au sein d’un sextuor, pour sa seule intervention soliste dans cette cantate de funérailles.

L’interprétation de Vox Luminis est le résulltat d’un travail acharné tant sur le plan musical qu’au niveau de la diction.

Les deux oeuvres du concert aussi différentes soient-elles, ont été interprétées avec une implication totale. La haute exigence de chacun, chanteurs, chef, musiciens a permis à Vox Luminis de se hisser au niveau des meilleurs.

_____-

Saintes. Abbaye aux dames, le 18 juillet 2017. Henry Purcell (1659-1695) : Ode for the birthday of queen Mary II « Celebrate this festival », Johann Sebastian Bach (1685-1750) : cantate BWV 198 Trauer-Ode. Ensemble Vox Luminis, Lionel Meunier, direction.

Compte-rendu, concert. Saintes, Abbaye aux dames, 15 juillet 2017. Les Ambassadeurs, Alexis Kossenko



Compte-rendu, concert. Saintes, Abbaye aux dames, 15 juillet 2017. Sammartini, Tartini, Vivaldi, J.S.Bach. Les Ambassadeurs, Alexis Kossenko, flûte et direction. De retour dans l'abbatiale en tout début de soirée, nous assistons au concert d'un jeune ensemble français, il a été fondé en 2010 par le flûtiste

Alexis Kossenko, qui se consacre principalement à la musique baroque. Les Ambassadeurs abordent aussi un répertoire plus large : s'ils ont accompagné la jeune soprano Sabien Devieilhelors de l'enregistrement de son premier disque consacré à Jean Philippe Rameau, ils ont aussi été les acteurs de la tournée des Nozze di Figaro organisée par la co[opéra]tive (l'association de quatre théâtres de province) fin 2015 début 2016 et dont nous avions parlé dans nos colonnes. Pour sa première venue au festival de Saintes, l'ensemble Les ambassadeurs nous propose un programme de musique baroque dont le point culminant sont les célèbres concertos brandebourgeois de Johann Sebastian Bach (1685-1750) . Ce concert, retransmis en direct par Radio Classique était l'occasion de découvrir ou de redécouvrir les oeuvres de compositeurs prolixes mais pas forcément très connus : Giovanni Battista Sammartini (vers 1700-1775) et Giuseppe Tartini (1693-1770).

En début de soirée, Alexis Kossenko et son orchestre proposent trois concertos de musique baroque italienne mettant en avant trois sortes de flûtes dont le jeune chef joue avec talent. Avec le concerto de Giovanni Battista Sammartini (vers 1700-1775), Kossenko arrive avec une flûte à bec. Si le compositeur milanais a laissé une oeuvre considérable, il n'a pas oublié la flûte et Kossenko s'en donne à coeur joie tant dans la direction que dans les parties solistes. Avec le concerto de Giuseppe Tartini (1693-1770) c'est la flûte traversière qui est à l'honneur; et comme dans l'oeuvre précédente Alexis Kossenko en dévoile chaque facette avec un évident plaisir. Cependant, avec le concerto pour flautino (piccolo) d'Antonio Vivaldi (1678-1741), le chef qui jusqu'à ce moment avait surmonté les difficulés sans réel problème semble tomber dans la routine : tempos inégaux, flûte et orchestre pas toujours bien calés.

Après l'entracte, Alexis Kossenko revient pour diriger de la flûte trois des six concertos brandebourgeois de Johann

Sebastian Bach (1685-1750). Si Kossenko joue et dirige le concerto n° 5 sans faute majeure, le n°3, qui ne compte que deux mouvements est donné avec une énergie nouvelle. Peut-être est-ce dû au fait que pour la première et seule fois de la soirée, le chef abandonne ses flûtes pour ne se consacrer qu'à la direction. Les musiciens, motivés par un chef totalement disponible pour eux, jouent avec un entrain manifeste la plus courte des oeuvres du programme. Pour le concerto n°4, Kossenko revient avec une jeune collègue; si les deux flûtistes assument crânement tous les défis de leurs parties à deux, les autres musiciens ne se font pas oublier et l'ultime oeuvre du concert résonne joliment sous les voûtes de l'abbaye aux dames.

Malgré toutes les qualités que Les Ambassadeurs et leur chef ont montré jusque là et lors de ce concert, ils ont aussi montré des limites notamment dans l'interprétation du concerto de Vivaldi.

_____

Compte-rendu, concert. Saintes, Abbaye aux dames, 15 juillet 2017. Giovanni Battista Sammartini (vers 1700-1775) : concerto pour flûte à bec en fa majeur, Giuseppe Tartini (1693-1770) : concerto pour flûte en sol majeur, Antonio Vivaldi (1678-1741) : concerto pour flautino en sol majeur RV 443, Johann Sebastian Bach (1685-1750) : concertos brandebourgeois (concerto n°5 en ré majeur BWV 1050; concerto n°3 en sol majeur BWV 1048; concerto n°4 en sol majeur BWV 1049). Ensemble Les Ambassadeurs, Alexis Kossenko, flûte et direction

Illustration: © Michel Garnier / Festival de Saintes 2017